

Andeg

Rollande Boivin

Number 81, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boivin, R. (2010). Andeg. *Brèves littéraires*, (81), 37–41.

Il m'est apparu au musée de Mashteuiatsh. En levant les yeux, j'ai croisé le regard de nuit d'un homme penché vers moi. Lui ai souri. J'ai saisi une retaille de peau d'original et lui ai écrit *Kuei* avec mon stylo. Lui ai tendu ce *Bonjour*. Il l'a pris puis est parti. Sans un mot. Vivement, j'ai ramassé mon matériel et suis sortie. Les participants de mon atelier s'en retournaient chez eux. En bas de la côte, le long du lac, un autobus repartait vers Roberval. Était-il à bord ? Cela m'étonnerait. Il était trop différent des touristes venus me regarder coudre des mocassins.

J'en étais là dans mes réflexions quand une talle de champignons a suscité mon intérêt. Des coprins chevelus. J'ai fait demi-tour pour aller chercher un contenant au magasin du musée.

Accroupie dans le gazon, je ne l'ai pas vu arriver. Sa voix m'a fait sursauter.

– Je suis Andeg. Puis-je vous aider ?

J'ai acquiescé d'un signe de tête, me mordant la lèvre pour ne pas laisser éclater mon plaisir. Il était revenu. Dans la langue algonquienne, son nom signifie corbeau et désigne un magicien capable de voyager d'un monde à l'autre. Andeg allait et venait rapidement d'un coin de pelouse à l'autre. Remplissait ses grandes mains. Versait le contenu de sa cueillette dans mon sac de papier brun. Quand il n'y a plus eu que des brins d'herbe sous nos yeux, il a glissé le morceau de peau d'original sur les champignons. Peinée qu'il me redonne ainsi mon message, j'ai baissé la tête. Il a en profité pour se volatiliser encore une fois. Je n'ai entendu aucune portière d'auto s'ouvrir et se refermer. Il marchait sans doute en direction des nouveaux quartiers derrière le musée. J'ai repris la retaille dans le sac de coprins. Je pouvais toujours lire *Kuei*. Mais de l'autre côté, il avait tracé *Niaut*. Il connaissait la langue et m'avait laissé un *Au revoir*.

J'ai déverrouillé mon vélo. Ai fourré les champignons dans mon sac à dos. J'ai pédalé jusque chez moi en me répétant : *Niaut!* Mais quand? Où? Comment?



Le lendemain, Shanet, ma compagne de travail, m'a reluquée en disant :

- Tu as une petite flamme dans l'œil.
- As-tu vu le grand gars, hier, à la fin de l'atelier?
- Non. Moi, j'étais occupée à la caisse. Ce doit être un oiseau rare pour que tu t'y intéresses!

Je n'ai pas nié. Machinalement, j'ai ouvert la salle d'exposition. Ai salué les nouveaux arrivants. Des Japonais. Lentement, avec des gestes pour mimer les actions des Anciens, je leur racontais le tannage, le fumage, le découpage des peaux de caribous puis du wapiti ou de l'original.

Le jour a fini par s'en aller, emportant avec lui les visiteurs d'Orient. Le soleil s'est couché sur le lac. J'ai fermé le musée. Perché dans le bouleau, un corbeau m'observait. Noir bleuté. Magnifique messenger sans message. Ni pour moi ni pour Andeg dont je ne connaissais pas le nid. L'oiseau s'est envolé. Moi, j'ai repris mon vélo. J'imaginais que le corbeau m'accompagnait sur le chemin qui longe le lac. Sur le seuil de ma porte, il se transformait en un bel homme aux cils très longs. Il me choisissait pour m'offrir la tendresse abritée sous les paupières. J'étais folle. Trop de légendes squattaient mon esprit. Je suis rentrée chez moi. Un peu triste et solitaire.

C'est ce soir-là, qu'il est venu frapper à ma porte. Avait-il obtenu mon adresse en questionnant Shanet? Il était là! Sur la galerie. Un sac d'épicerie entre les mains. J'ai ouvert la porte, l'ai laissé entrer. Ravie.

- Je peux? a-t-il demandé.

Sans attendre ma réponse, il s'est approché de la table et a vidé le contenu de son sac.

– Des chanterelles ! me suis-je exclamée.

Il a souri, s'est levé, a reniflé les champignons en forme de calice qui dégagent un léger parfum d'agrumes. En se tournant vers moi, il m'a demandé :

– Sais-tu les cuisiner ?

– Non. Pas vraiment.

Le cueilleur a ouvert le frigo, sorti des échalottes. Il a fouillé dans les tiroirs de l'armoire et trouvé des ustensiles. Cet homme allait et venait dans ma cuisine avec un naturel émouvant. De la même manière qu'un homme offre une rose à une femme, il m'apprêtait des calices orange avec du beurre et quelques oignons verts. Je lui ai donné du vin, puis du pain et un pâté d'outarde. Je lui aurais servi la lune ! Entourée d'étoiles fondantes. Comme moi sous son regard de velours.

Après ces agapes, nous sommes sortis. Il enlaçait ma taille et moi, je balançais au bout de mon bras un panier d'écorce contenant deux coupes, le reste du vin et des chanterelles. Nous avons marché longtemps au bord du lac puis nous nous sommes assis près d'un feu éteint. Pour boire à la santé des étoiles en croquant des champignons.

L'heure de la Grande Ourse nous a surpris couchés sur le sable. Nos têtes sur des troncs d'arbre échoués là. Andeg a allongé son bras sous mes épaules. J'ai glissé mes doigts dans sa chevelure. L'ai trouvée soyeuse comme plumes d'oiseaux. Il a soulevé son t-shirt, ma robe et m'a tenue ainsi collée contre son cœur. Des baisers tombaient sur mes cheveux, mon front, les joues. Puis sur la bouche en insistant pour écarter les lèvres. Il s'est arrêté un moment pour demander :

– C'est bon ?

– Tu goûtes l'écorce de bouleau que je mordille parfois.

Alors il recommençait à m'embrasser. Son odeur, ses lèvres, sa langue me saoulaient mieux que le vin. Il s'est arrêté, ne m'a pas fait l'amour. Le nez dans mes cheveux, il

s'est endormi. J'ai fermé les yeux. Me suis assoupie. Nous étions deux oiseaux noirs survolant un marécage. Andeg ! Ce nom sans doute a influencé mon rêve. Ou les champignons ? Ou... quelque chose qu'on a échappé à mon insu, dans mon panier de provisions.

À l'aube, la pluie m'a réveillée. Il avait disparu. Je suis rentrée.



De toute la semaine, je ne l'ai pas revu. Seule dans un lit trop grand, je cherchais avec ma langue, à retrouver sur mes lèvres, le goût de ses baisers mêlé à la saveur des chanterelles.

À ma sortie du travail, chaque jour dans le même bouleau, le même corbeau. Vendredi, j'ai engueulé l'oiseau.

– Si c'est vrai comme le racontent les Anciens que tu es un messenger, va donc lui dire qu'il me manque. Je voudrais me retrouver entre ses bras, du vin et des champignons à nos côtés et le lac, ronronnant tout près comme un complice.

Je venais à peine de détacher mon vélo quand je me suis rendu compte qu'il était là. Il venait de l'arrière du musée. Époustouffée, bouche bée, je le regardais. Est-ce qu'il m'avait entendu invectiver le corbeau ? Sourire fendu jusqu'aux oreilles, il me présentait sa cueillette.

– J'ai trouvé des bolets. Je peux acheter deux grillades... si tu m'invites...

Je n'ai pu m'empêcher de lui demander :

– Tu viendras comment ?

Il a désigné ma maison d'un geste de la main.

– À vol d'oiseau, ce n'est pas si loin. Je marcherai.

Je pédalais contente. Mon cœur battait la chamade. Il était revenu. J'allais retrouver la tendresse de ses bras ouverts, la douceur de ses baisers et nos rires fous. J'anticipais la

douceur de son contact. Comme du miel sur le pain. Une chevelure noire chatoyante qui capte le soleil. Toc, toc, toc, mon cœur jouait du tambour. Andeg était là.

Il a préparé le repas en sifflotant un air de la Bohème. La dernière goutte de vin avalée, je l'ai entouré de mes bras. L'ai laissé m'embrasser puis me porter sur la plage dans une couverture bariolée. L'odeur de la laine m'excitait. Je me débattait en grognant. Sur le sable, nouveaux baisers, neuves étreintes. Les yeux clos, je lui murmurais « Je t'aime, j'aime les baisers échangés au bord du lac quand il chante avant de cueillir les étoiles; j'aime m'embarquer sur tes reins comme sur un croissant de lune. »



J'ai dû sommeiller. Au milieu de la nuit, le beau visage de l'homme amoureux tourné vers moi n'était plus. Un oiseau me tenait compagnie. Il est parti avec des battements d'aile en rasant la plage. Je l'ai pourchassé. Il s'est perché dans le saule. Le corps collé au tronc de l'arbre, je me suis dressée vers lui, lui enjoignant de retrouver Andeg. Le corbeau me fixait des ses yeux ronds d'impuissance. J'ai arraché des branches pour me fabriquer des ailes. Au moment où je m'envolais à la recherche de mon amoureux, je me suis réveillée. Seule sur la grève, enveloppée de ma couverture bariolée. Mais où s'en allait Andeg le matin si tôt ?



La nuit dernière, j'avais encerclé de mon foulard de soie bleue, son poignet gauche à mon poignet droit. Nous avons bu au même verre en essayant de ne perdre aucune goutte.

Et à l'aube...

Boucle de soie vide et traces de pattes d'oiseaux sur le sable. N'est-ce pas toujours ainsi que s'envolent nos amants... vers leur arbre... avant que naisse le jour ?